

## Origines.

De mes origines, je ne garde que quelques traces : mon prénom Nassim, ma peau basanée et un appétit gargantuesque pour le tajine et le couscous, surtout celui que servait mon oncle dans son restaurant. Je pourrai me damner pour retrouver ces saveurs disparues avec lui. Je suis belge. Je suis né à Bruxelles et n'ai jamais mis un pied au Maroc. Ce pays, je le connais uniquement au travers des récits nostalgiques de jeunesse de mon grand-père. Moi, ma jeunesse, je l'ai passée rue de la prospérité à Molenbeek et mes virées entre amis démarraient presque toujours du même endroit : la station Comte de Flandre. Encore aujourd'hui, chaque fois que je prends le métro, je pense à mon grand-père qui en fut une des petites fourmis bâtisseuses. Quelle fierté pour moi de me dire qu'un peu de lui sert chaque jour à chacun de ces voyageurs si pressés !

C'est lorsque la main-d'œuvre en provenance d'Italie commençait à devenir inexistante, qu'il a immigré en Belgique. À cette époque, les Italiens étaient traumatisés et révoltés par la catastrophe minière du Bois du Cazier et son nombre exorbitant de morts. L'immigration italienne fut stoppée nette et ouvrit la porte à d'autres nationalités. Mon grand-père n'hésita pas longtemps avant de se décider, rien ne le retenait vraiment à Meknès. Je connais tout de son périple, jusqu'à sa rencontre fortuite avec ma grand-mère peu après son arrivée à Bruxelles. Ce fut difficile pour eux durant les premières années. Un couple multiculturel, à l'époque, cela ne faisait pas partie de la normalité, mais ils s'en fichaient. Ils étaient heureux et amoureux, le reste leur importait peu. Au fil du temps, ils réussirent à s'intégrer, au grand dam du beau-père de mon grand-père qui l'a toujours considéré comme le bougnoul qui lui a volé sa fille unique. Je pense que c'est pour apaiser les tensions avec cette partie de mes aïeux que mes parents

n'ont jamais imposé de vacances annuelles au Maroc, un pays que mes parents n'avaient de toute façon jamais connu. Pour ma part, je ne renierai jamais mes origines, mais certain jour je les maudis. Ce matin, cela a recommencé alors que je venais à peine de monter dans le train. J'étais un peu mal éveillé, vestige d'une nuit trop courte, capuche sur la tête pour me faufiler entre les gouttes de pluie, lorsque précipitamment je l'ai vu surgir de nulle part et m'aboyer « Bonjour, titre de transport svp ! ». Un peu saisi, j'ai bredouillé et commencé à fouiller mes poches. La nervosité de ce contrôleur était palpable, cela n'allait pas assez vite à son goût et surtout, j'avais déjà compris que ce qui le dérangeait plus que tout, c'était ma gueule de terroriste. J'en fus définitivement convaincu lorsqu'après lui avoir poliment exhibé mon titre de transport et souhaité une bonne journée, son corps s'est décontracté et qu'il a filé à toute hâte sans contrôler aucune des autres personnes présentes sur la plateforme du train. Oui, de potentiels mecs dangereux, c'est comme cela qu'on est perçu maintenant, quand on a mon âge, mon teint de peau et que l'on transporte un sac de sport. Une minorité de gens vont se dire : « oh un sportif ! », les autres ne vont rien remarquer trop concentrés sur leurs téléphones portables et la dernière portion majoritaire va avoir la réaction commune que je déplore si souvent : la peur.

Depuis les attentats de Bruxelles, il y a quatre mois, je vois tous ces gens comme vous et moi qui me dévisagent et se dévisagent les uns les autres. Cela ne prend souvent qu'une fraction de seconde, mais j'aperçois sans cesse ces microcontrôles permanents, furtifs et inquiets. Certain jour, la mémoire collective semble un peu plus vive, plus apeurée et c'est plus difficile. Désormais, je me suis fait une raison, je vais devoir vivre avec le lourd fardeau de mes origines.

Ce que la plupart de ces gens ne réalisent pas, c'est que moi aussi quelquefois j'ai la peur au ventre lorsque je prends le métro, me rend à l'aéroport ou dans une salle

de concert. Je suis terrorisé à l'idée de me trouver un jour au mauvais endroit au mauvais moment. Comme des milliers d'autres belges, moi aussi, j'ai pleuré le 22 mars. J'ai eu peur pour ma petite sœur qui descend chaque jour à la station Maelbeek, j'ai eu peur que cela pète encore à d'autres endroits, j'ai eu peur pour ma famille et pour moi. Je ne fus rassuré qu'une fois de retour à la maison et en apercevant tous mes proches sains et saufs. Puis en regardant les nouvelles, j'ai pleuré. J'ai pleuré en voyant des scènes apocalyptiques, toute cette souffrance et toute cette violence au nom d'un dieu qui n'a jamais prêché cela. Puis, j'ai pleuré un peu plus honteusement lorsque j'ai reconnu le visage de mon ami d'enfance, perdu de vue depuis plusieurs mois et que je ne reconnaissais plus, ni dans ses traits ni dans les actes barbares qu'il venait de perpétrer.

Il est maintenant un peu plus de quinze heures, mon train vient d'atteindre son terminus. Je regarde ma petite sœur, elle a des étoiles plein les yeux en lisant les lettres blanches sur le panneau bleu de la gare, elle en rêvait de ce city trip. Ce soir, pendant que les Français célèbreront leur fête nationale, nous, heureux, nous fêterons ses 16 ans sous les feux d'artifice étincelants de la promenade des Anglais.